

ISABELLE BAUTHIAN

# MONTÈS





Les Rhéteurs  
*Troisième version*

MONTÈS

An 26 du règne de Kolban le Roux.

Dans la même collection :

*Les Poisons de Katharz* d'Audrey Alwett

*Le Souper des maléfices* de Christophe Arleston

*Anasterry* d'Isabelle Bauthian

*Grish-Mère* d'Isabelle Bauthian

*Entre troll et ogre* de Marie-Catherine Daniel

*Boudicca* de Jean-Laurent Del Socorro

*La Fée, la pie et le printemps* d'Elisabeth Ebory

*Sorcières associées* d'Alex Evans

*L'Échiquier de jade* d'Alex Evans

*L'Envolée des Enges* de Claire Krust

*Les Secrets d'Éole* de Claire Krust

*La Machine de Léandre* d'Alex Evans

*Cuit à Point* d'Elodie Serrano

*Les Énigmes de l'aube - tome 1* de Thomas C. Durand

...

Retrouvez l'actualité du label sur

Facebook : labelbadwolf.

Isabelle Bauthian

Les Rhéteurs  
*Troisième version*

# MONTÈS

**An 26 du règne de Kolban le Roux.**



Ouvrage publié chez ActuSF  
sous la direction d’Audrey Alwett

Couverture © Mina M.

Mise en page : Audrey Gineux, Gaëlle Merlini, Zariel

Correction : Fabienne Riccardi

© Éditions ActuSF, mars 2021

45, chemin du Peney, 73000 Chambéry

[www.editions-actusf.fr](http://www.editions-actusf.fr)

ISBN : 978-2-37686-260-4

# MONTÈS

**An 26 du règne de Kolban le Roux.**





## Personnages

### De Montès :

Deloncio Jago Badiare de Montès : baron.

Renaldo Jago Badiare de Montès : son frère cadet.  
Ministre de la Guerre et général en chef des armées de Montès.

Diema Sebiana Reor de Sanzano : sa mère.

Jago Pendro Badiare de Montès (°) : son père.

Lucita Lydea Sandrie d'Armone (°) : son épouse.

Alcitta Lucita Badiare de Montès : sa fille.

Oditta Ellemia d'Anoss : épouse de Renaldo. Ministre des Affaires Courantes.

Linneo Bencieo d'Anoss : son père.

Ellemia de Brio : sa mère.

Aubini Linneo d'Anoss : son frère.

Lubia, Mistia : ses cousines.

Livia : sa tante.

Prio Renaldo Badiare de Montès : fils aîné d'Oditta et Renaldo.

Sembri Renaldo Badiare de Montès : fils cadet d'Oditta et Renaldo.

Thélban Acremont : chef de la Guilde des Épiciers.

Constance Réman d'Eminor : son épouse. Guerrière.

Lino des Espines : ministre du Commerce.

Munca de Tascalino : ministre de la Salubrité, des Sciences et des Archives.

Le ministre des Affaires Internes.  
Le ministre des Frontières.  
Racine : bras droit de Thélban.  
Tasmia : première femme de chambre des d'Anoss.  
La Dame des Biefoles : nourrice.  
Vistio de Bournès, Sylvio, Brissio : chevaliers.  
Sandro de Bietta, Brégo de Tarmes : écuyers.  
Brem : voleur de chevaux.  
Palcio de la Conciergerie : gardien des Honneurs.  
Ripio Barress : déserteur.  
Mircco le Bouc : danseur.  
Bistre : serviteur de Thélban.  
Un homme au long sourcil broussailleux.

**De Landor :**

Albor de Trisse : ambassadeur.

**De Grish-Mère :**

Leïna Louska Elleva Vandaïsky de Grish-Mère :  
baronne.  
Rictoï de Taskiën : son amant.

**De Capitale :**

Céleste Armanville : sœur jumelle de Thélban.  
Vigal : ami de Thélban.

## **D'Outre-Civilisation :**

Liön : chef spirituel.

Lozzie : sa fille adoptive.

Braof : chef de village.

Leppo : agent double.

Gremor, Meniar, Bô, Tissty, Petro : villageois.

Lam-Té : guerrier.

Stillie : radicale.



*Ma chère fille,*

*C'est sur mon lit de mort que je rédige cette lettre. J'ai fait mes adieux aux enfants, mes derniers mots seront pour toi. Ils répondront à la question qui te taraude : oui, je sais.*

*Je sais ce que tu as fait, je sais tes complicités, tes mensonges, ton silence. Je sais aussi ton dévouement.*

*Tu ignores, sans doute, que j'aimais mon époux. La légende est vraie : Jago et moi, nous étions destinés l'un à l'autre. Et, si le temps affadit la passion initiale, si mon inclémence s'accommoda mal, parfois, de sa gracieuseté, je ne cessai jamais de le chérir. Toi, tu aimais mon fils de tout ton être candide, et, puisqu'il me faut aujourd'hui lever les mystères qui te rongent, apprends que c'est l'unique raison pour laquelle je t'ai choisie.*

*Il aurait pu refuser. Tu n'ignores point que notre patrie se plaît à libérer les cadets des astreintes matrimoniales.*

*Par son absence de rejet, il t'a distinguée, et ouvert les portes de la plus digne famille de Civilisation. En faisant ton bonheur, j'ai œuvré au sien, lui offrant, à défaut d'une ballade romantique, une épouse dévouée.*

*Je t'ai choisie, à plusieurs reprises, et pour des raisons identiques. Tu n'as jamais failli. Tes impairs, tes sottises, tes bavardages, je ne te les ai point reprochés car ils servaient leur but : faire briller Renaldo et, donc, faire briller Montès.*

*Et puis, tu es devenue une héroïne.*

*Vierge de prétentions, tes actes t'ont faite éminente, et tu as peint une légende dénuée d'affiquets. Cela m'a étonnée et – me faut-il l'avouer? – effrayée. Après tout, je savais, alors, de quoi tu étais capable.*

*Crois-tu surpasser le talent de mes espions? Crois-tu surpasser mon intuition? Non. Je sais, et tu sais que je sais. Mais l'espoir te fait vivre tandis que l'ignorance te ronge. Il est temps de doucher ton optimisme et d'apaiser ton angoisse.*

*Je sais, et je n'ai rien dit. Car j'ai décidé, en épousant Jago, d'étouffer les élans de mon cœur. Tout comme toi, enfin, tu les as suffoqués, dans ta honte et ta gloire, en acceptant ta récompense. Pour faire briller Renaldo et, donc, faire briller Montès.*

*Tu m'as brisée, mais tu as rempli ton rôle.*

*La femme que je suis te hait, ma chère fille, mais la gratitude de la baronne t'est acquise, par-delà le trépas.*

*Force et honneur,*

*– Dame Diema Sebiana Reor, chevaleresse  
de Sanzano, baronne consorte de Montès.  
Montès, an 18 du règne de Frise le Petit.*





## **Montès, an 4 du règne de Kolban le Roux**

**L**A PREMIÈRE FOIS QU'ODITTA vit les armées de Montès, elle fit pipi dans sa culotte.

Ce n'était pas la beauté des phalanges, déployées sur des arpents de plaines, dont les remparts lui offraient un panorama remarquable. Les hauts casques à plumes – nommés « Sommatons », car leur apparition était censée inspirer à l'ennemi une saine retraite – imprimaient sur la terre sableuse une onde gracieuse, analogie spontanée des nuées d'oiseaux qui, à la fin du printemps, enjambaient la frontière pour hiverner outre-Civilisation. Ce n'était pas non plus la parade des généraux, à cheval sur des destriers couverts de cuir tressé et de métal luisant sous la lumière renvoyée par l'anneau céleste.

Non, malgré la splendeur du spectacle, ce n'était ni la bravoure des troupes civiles, ni la prestance des officiers professionnels, qui éprouva les jeunes sphincters de la chevaleresse d'Anoss.

C'était la quantité de sorbet qu'elle avait ingurgitée dans la matinée.

Ses parents, lorsqu'ils recevaient, mettaient les petits plats dans les grands, et les économies à profit. Il fallait impressionner, et quoi de plus efficace que de servir, au

goûter, un aliment raffiné et évaporable à leurs prestigieux invités assommés par des heures de défilé d'uniformes ocres sous deux soleils de plomb ?

En réalité, la performance culinaire était plus saisissante que complexe : le château et ses annexes disposaient de nombreux puits, et ceux qui ne permettaient pas d'approvisionner personnel et chevaux en eau potable avaient été transformés en glaciers trois générations plus tôt. Les hivers de Montès étaient les plus doux de Civilisation, mais il y neigeait assez pour s'autoriser, si l'occasion le méritait, une petite folie.

Or, si la journée se déroulait comme son père l'espérait, la fortune des d'Anoss égalerait de nouveau leur prestige.

— Il est temps, avait martelé père, de faire de notre baronnie une puissance non plus seulement martiale, mais commerciale ! Grish a l'industrie, Anasterry les sciences, Capitale les frivolités et Landor... Ma foi, qui sait ce que trafiquent ces bouseux, mais il est inadmissible qu'ils soient plus riches que nous ! Pour l'honneur de Montès, et celui des d'Anoss !

— Pour l'honneur de Montès et celui des d'Anoss ! avaient répété son fils, ses neveux et ses cousins.

Mère avait poussé un cri et dit :

— Pardon. C'est l'émotion.

À huit ans, Oditta ignorait les détails de ces ambitieuses affaires. Mais elle écoutait, et possédait une bonne mémoire. Elle ne comprenait pas bien ce qu'était l'honneur, mais ne doutait pas que sa famille en était

pourvue. « Trente-sept générations de noblesse ! » répétait à l'envi tante Livia. « Civilisation n'existait que dans les esprits de quelques visionnaires, qu'on trouvait déjà, à Montès, des chevaliers d'Anoss ! »

Mère aimait rappeler que ces derniers s'étaient opposés à la Fondation. C'était une remarque maladroite, qui lançait des débats dans lesquels on s'engageait sans vouloir les mener. Par « honneur », encore une fois. Les ancêtres de père n'avaient pas signé l'alliance qui, sept cents ans plus tôt, avait transformé quatre baronnies en guerre en un puissant État fédéral capable de résister à toutes les invasions. Dans l'opération, ils avaient perdu une partie de leurs terres – offertes à la nouvelle capitale – et une occasion de briller. « L'Histoire, affirmait mère, écrase ceux qui s'opposent à sa bonne marche. » Et, si le respect que suscitaient les d'Anoss n'avait point souffert de ce faux pas politique, leurs finances avaient été broyées.

Personne ne traitait avec les infidèles, fussent-ils parmi les meilleurs éleveurs de chevaux de la jeune Civilisation.

Mais, aujourd'hui, les choses allaient changer. Aujourd'hui, la nouvelle génération, à grands coups de diplomatie, de mises de fonds risquées et d'hybridations de races rares, était parvenue à intéresser le baron lui-même à ses poulains.

— Aujourd'hui, avait dit père, nous allons nous illustrer.

Mère s'était épongé le front, avant d'effleurer la grande table de sa main blanche pour assurer son équilibre. À

ceux qui lui adressaient des regards inquiets, elle avait murmuré :

— L'émotion, l'émotion...

Oui, l'événement était exaltant. Même pour une fillette dont on n'exigeait que d'être sage et jolie. Pour l'occasion, on l'avait autorisée à porter du maquillage, et la première femme de chambre, la grosse Tasmia, avait été chargée de mettre en valeur ses yeux bleus.

— Que de frisettes ! avait déploré la servante, en ébouriffant la tignasse brune et crépue.

— Aïe, avait fait Oditta, lorsqu'un doigt brusque s'était pris dans un nœud.

— Et mal peignée, avec ça ! Demoiselle, c'est si dommage ! Mais... ils collent !

— C'est parce que je les ai massés au miel-des-fées ! La fille du boulanger, au village, m'a dit que ça les ferait plus raides !

— Oh, Demoiselle ! Un jour, quelqu'un vous fera échanger le château contre un seau de purin en vous jurant qu'il a été crotté par des elfes !

Les larges mains, faute de discipliner l'objet du mépris, l'avaient camouflé sous une étoffe. Maintenant, on ne voyait plus du visage d'Oditta que ses grosses joues, sa bouche perpétuellement étonnée et ses grands yeux, leur azur, si rare sous ces latitudes, tranchant sur sa peau sombre.

Était-ce à cause de tous ces artifices, maquillage, voile et épaisse robe en frous-frous, qu'Oditta, pourtant

habituee à la chaleur des terres familiales, avait été submergée par la soif ? Toujours est-il qu'après deux heures passées debout, dans la salle du trône, à accueillir les vassaux de son père, les maires des villages, quelques parvenus, puis, en présence de tout ce monde, le baron Jago de Montès, son épouse et leurs deux petits garçons, la fillette s'était sentie défaillir. Junia, sa cousine, l'avait dit, comme une dame :

— Oditta, je défaille ! Et j'ai si soif ! Conduis-moi en cuisine !

Junia avait trois ans de plus qu'Oditta et aimait lui parler comme à une subordonnée. Au moins était-on sûr, en sa compagnie, de vivre des aventures. S'échapper de la réception avait été aisé : depuis l'arrivée du baron, personne, et surtout pas leurs parents, ne surveillait plus les enfants. Peut-être même, songea Oditta, mère était-elle rassurée de « ne plus l'avoir dans les jupons », comme elle s'en plaignait de temps en temps. En cuisine, où il faisait encore plus chaud que dans la grande cour, le personnel s'activait dans un mélange de hâte et de lourdeur.

Les deux infantes se frayèrent un chemin entre les corps en sueur, et, devant l'âtre, le regard d'Oditta se brouilla d'un voile de malaise qui, cette fois, n'était pas feint. Alors, par envie, par nécessité, par espoir, enfin, d'en imposer à sa cousine, elle annonça :

— On a du sorbet.

— Par cette chaleur ? Impossible !

— Je ne suis pas une menteuse ! Viens voir !

Junia se laissa guider. Toute fière, Oditta lui ouvrit la voie jusqu'aux caves et, forte de cette nouvelle responsabilité, l'avertit :

— Ne touche pas aux flambeaux ou ils sauront qu'on est là. Et attention : c'est raide, et glissant. Tiens-toi au noyau central et attention : il y a des marches usées.

— Ça fait miteux, rétorqua Junia en avisant la pierre creusée par les pieds de dizaines de générations de petit personnel.

— Ces caves et ces puits sont des témoins de notre lointain passé ! s'exclama Oditta.

La jeune fille pinça le nez, mais n'insista pas. Junia était une cousine du côté de mère, mais elle aimait trop les lieux chargés de légendes pour partager le mépris de sa famille vis-à-vis de la vieille noblesse. Elle revint à l'essentiel :

— Tu es sûre qu'on ne croisera personne ? Ne va pas me faire punir ! Mère m'a promis que, si j'étais sage, elle me laisserait veiller jusqu'au bal, pour voir les chevaliers !

— Ne t'en fais pas, on entendra si quelqu'un descend. Et personne n'ira dans la glacière avant cet après-midi.

Oditta était si fière ! D'avoir eu l'idée d'une aventure ! D'avoir rabattu le caquet de sa cousine ! De la guider, maintenant, cette pimbêche de onze ans qui se prenait pour une dame ! Lorsqu'elle poussa la porte, Junia passa devant elle, contourna l'énorme tas de glace en frissonnant et fit :

— Ooooh !

— Qu'est-ce que je t'avais dit !

Les tonneaux débordants de sorbets de toutes les couleurs étaient ouverts, prêts à recevoir les louches, disposées sur un établi, de ceux qui allaient préparer les coupes.

— On n'en prend qu'un peu de chaque, sinon les servantes auront des problèmes.

— Qu'est-ce que ça peut faire, tant qu'on ne sait pas que c'est nous ?

Oditta réfléchit, et conclut au bon sens de l'objection. Elle précisa tout de même :

— Attention à ne pas s'en mettre sur la robe.

*Le souci du sorbet, se disait-elle à présent, c'est que ça donne à la fois soif et envie de faire pipi.*

Après leur escapade, la vessie déjà tendue, il leur avait fallu boire. En grande quantité. Dans la chambre de sa cousine, Junia avait paniqué :

— Je sens la cerise ! Ils vont s'apercevoir que j'ai volé !

— Mais non ! Personne ne va te renifler la bouche !

— Tout mon *corps* sent la cerise ! Oh ! Oditta ! Si mère se rend compte de ce que nous avons fait, je ne verrai pas les chevaliers !

*Si père se rend compte de ce que nous avons fait, je recevrai une correction publique,* avait songé Oditta. Puis, elle s'était dit que Junia devenait bien moins courageuse, et bien plus sottre, en grandissant. Comme son propre frère, Aubini, qui, passé douze ans, avait cessé

de partager ses bêtises pour ne plus s'intéresser qu'aux armes et aux filles.

— Reprends un verre, avait-elle suggéré. Plus on boira d'eau, plus l'odeur sera diluée.

Sur le rempart, Junia se dandinait comme un canard. Son regard accroché à la silhouette du jeune sieur qui, bannière levée, dirigeait la parade, elle tentait visiblement d'oublier sa vessie.

Oditta n'avait pas tant de distractions. Ce défilé d'uniformes de la même couleur que le sol était assommant !

Elle contempla l'anneau, sous la courbure duquel on avait érigé la tribune du baron, et lut dans ses stries que l'on approchait de midi et demi. Terre Mère ! Ce n'était que le début des festivités ! Elle essaya de penser à un désert. Comme celui que son oncle Pietro avait visité, une fois, à l'extrême ouest de Montès. Il lui avait assuré que, là-bas, la peau se parcheminait dès que l'on avait l'imprudence de retirer ses voiles, et que l'eau que l'on buvait s'évaporait avant même de toucher la langue. Mère avait levé les yeux au ciel, mais Oditta l'avait cru. Elle imagina : *L'eau s'évapore ; elle suinte de tous mes pores au lieu de peser sur ma vessie.* Déçue du résultat, elle rabassa son regard sur la plaine, où deux légionnaires exécutaient une démonstration du maniement de la lance. Plus tôt, l'on avait divisé les armées en deux groupes avant d'ordonner la charge. La violence de la collision avait fait sursauter mère, et le bruit assourdissant des lames contre les boucliers avait couvert sa



voix lorsqu'elle avait crié, puis gloussé : « C'est l'émotion. » Pendant la mêlée, père, ainsi qu'Aubini, avaient fait étalage de hochements de mentons appréciatifs, mais Oditta n'avait discerné qu'un nuage de poussière sonore. C'était bien plus amusant d'observer un combat d'homme à homme. Les deux guerriers étaient des vétérans issus de la première et plus prestigieuse légion populaire de Montès : celle constituée de conscrits qui avaient passé leur cinquantième année. Comme tous les citoyens valides – et, au besoin, ceux pourvus de handicaps qui ne les empêchaient pas de courir – servaient depuis leurs dix-sept ans, il s'agissait d'un âge vénérable, que n'atteignaient que les meilleurs soldats : forts, courageux, mais dénués de bravoure égoïste. Ceux qui refusaient les sirènes de la gloire individuelle pour se fondre dans l'unité de leur phalange, un peu pour la sauvegarde de Civilisation et beaucoup pour l'honneur de Montès. Un seul de ces hommes du peuple, disait père, faisait plus pour la baronnie qu'une dizaine de chevaliers.

Une lance se brisa contre un bouclier, et son possesseur l'abandonna pour une épée courte. Il était agile, ce vétéran. Pour Oditta, tous les vieux de plus de quarante ans se ressemblaient, mais on l'avait assurée que celui-ci en avait près de quatre-vingts. Lorsqu'il évita une attaque d'un mouvement de hanches, le baron lui-même, sur son estrade, applaudit, et la légion explosa de cris de fierté.

— Ils sont trop nombreux, dit père, et Oditta saisit l'occasion d'oublier sa vessie.

— Je vous demande pardon, père ?

— Ils sont trop nombreux. Lorsque j'avais ton âge, la première légion comptait à peine une centaine de membres. Combien sont-ils, aujourd'hui ? Mille ?

— Nous avons la chance de ne pas avoir connu d'invasion depuis près de quinze ans, protesta mère. Oserai-je signaler que je m'en félicite ? Tu avoueras, cher, qu'il est malaisé de mourir au combat quand ce dernier se refuse à nous.

Père grommela dans sa barbe fournie et grisonnante. Il se faisait beaucoup de souci, ce qui expliquait, de l'avis général, ce vieillissement précoce. Comme souvent quand il s'adressait à son épouse, ses yeux pétillaient d'un mélange d'exaspération et de tendresse qui mit fin à la dispute. Oditta s'en attrista. Ce n'était pas gentil, mais un duel de mots aurait sans doute retenu son attention mieux que ceux des lames, en bas, auxquels elle ne comprenait rien. Elle n'en pouvait plus. Elle voulait quitter son poste, mais c'était inenvisageable. Pas pendant la revue des armées, pas alors que ses parents recevaient le baron et sa famille qui, bien qu'en contrebas, leur faisaient face. On ne tournait pas le dos au Sire de Montès, même lorsque l'on n'était qu'une petite fille. Oditta tenta de ramener ses pensées dans le désert, mais il fallait se rendre à l'évidence : son esprit volage manquait d'imagination pour concevoir une chaleur si intense qu'elle faisait s'évaporer l'eau que l'on avalait. Finalement, elle doutait de la véracité de cette histoire. « Que tu es cruche ! » lui répétait Aubini, même du temps où ils s'entendaient bien. Mère protestait : « C'est une

enfant. Tous les enfants sont naïfs. » Mais elle savait, tout le monde savait que peu l'étaient autant qu'Oditta.

Oditta qui commençait à se demander si l'escapade dans la glacière avait vraiment été son idée. Elle se souvint de ce jour où Lubia l'avait convaincue de visiter, avec elle, une maison hantée et, quand, puisque sa cousine semblait terrifiée, elle s'était portée volontaire pour entrer en premier, la porte avait claqué derrière elle. Après s'être acharnée sur la poignée, elle était demeurée là, jusqu'à la tombée de la nuit, et le sénéchal l'avait retrouvée tremblant de peur et de froid. Elle se souvint de cette matinée où Aubini, avec qui elle devait travailler au verger, l'avait envoyée au village récupérer chez le père Biño, le charpentier, une échelle pour ramasser les fraises. Elle était rentrée humiliée pour découvrir son frère en plein jeu de balle-en-paume avec d'autres garçons. Elle se souvint de ses parents qui, parfois, s'adressaient à elle avec des mots qu'elle ne comprenait pas, et pouffaient – sans méchanceté, bien sûr ! lorsque, trop timide pour demander des explications, elle répondait au hasard. Et les haussements de sourcils des serviteurs, et le miel dans les cheveux, et les reproches de Tasmia, et les petits rires, souvent, sur son passage, et...

— Oditta !

La voix d'Aubini. Père lança une œillade furieuse à son aîné qui se retourna, rougissant, vers la plaine, pour admirer la fin du combat.

Ou faire semblant d'admirer. Oditta contempla le visage cramoisi, les doigts crispés sur le parapet, et la

sueur qui coulait le long du cou de son frère, en même temps que l'urine chaude sur ses propres jambes.

— Oditta! répéta mère, et elle suivit cette fois son regard jusqu'à la flaque, à ses pieds. Père ne lui accorda qu'un mouvement de pupille et fit :

— Terre Mère!

En reportant son attention sur la tribune du baron.

— Tasmia! héla mère, la mâchoire tendue, démontrant à sa fille fascinée que l'on pouvait heler entre ses dents.

La grosse femme apparut comme un spectre, sous les applaudissements renouvelés des troupes pour ce qui, quoi que ce soit, se passait dans la plaine. Elle écarta son propre voile pour soustraire l'enfant aux regards curieux.

— C'est pire! cracha Aubini en clappant des mains sans rythme. Terre Mère, on nous remarque encore plus!

— Silence! intima discrètement père, mais Aubini avait raison : l'imposante Tasmia attirait l'attention, alors que les multiples frous-frous de la jupe d'Oditta, s'ils lui collaient aux cuisses, dissimulaient en partie les dégâts.

Mère se retint au parapet, sur le point de défaillir.

— Comment as-tu pu? souffla-t-elle. Comment as-tu pu?

Tout se déroulait trop vite, bien trop vite pour Oditta qui sentait confusément qu'elle n'était pas aussi catastrophée qu'elle l'aurait dû. Il était difficile, pour une enfant,

de s'abandonner à une panique confortable lorsque les adultes autour d'elle s'en chargeaient à sa place.

Aubini n'allait pas la faire rire si elle rougissait.

Père n'allait pas la rassurer si elle tremblait.

Mère n'allait pas la prendre dans ses bras si elle pleurait.

En bas, la première légion chantait l'hymne de Montès.

Alors, Oditta poussa un cri :

— Hi !

Et quand sa mère y répondit, elle balbutia :

— C'est... c'est...

— C'est ?

— C'est l'émotion !

Mère pinça les lèvres, mais détendit ses épaules.

Aubini leva les yeux au ciel, mais avec indulgence.

Père secoua la tête, mais sourit.

Et, sans bien comprendre comment, Oditta sut qu'elle avait sauvé son honneur.



**Montès,**  
**an 26 du règne de Kolban le Roux**

**1**

— **E**T QU'EN PENSE notre ministre des Frivolités ?  
Oditta leva sur le Sieur des Espines un regard qu'elle espérait noir.

Cela n'eut pas l'effet escompté.

Sans doute car elle avait bien haussé les pupilles, mais point le menton, et que ses doigts crispés sur ses notes avaient transformé celle qu'elle venait de prendre en tache d'encre.

« Risques épidémiques si rapatriement », disait le texte.

L'odieux se redressa sur son siège, un sourire aux lèvres, et les autres membres du Conseil suivirent ses yeux pour poser les leurs sur Oditta.

Qui fit de son mieux pour ne pas baisser les siens.

Terre mère ! Qu'elle détestait Lino des Espines !

Tout d'abord à cause de son physique. Un tel rustre cruel et vulgaire n'avait pas le droit d'être si beau !

Sous certains aspects, c'était un citoyen typique de Montès : brun de peau comme de poil, de grande taille, des yeux marron tirant vers le doré... Mais ses muscles dessinés, ses pommettes saillantes, ses longs cils et ce sourire de prédateur qu'il savait rendre doux faisaient fondre les cœurs. À la pointe de la mode,

il avait natté ses cheveux et laissé pousser un filet de barbe, mais son uniforme repassé et boutonné rappelait aux plus conservateurs qu'il respectait les traditions.

Il était ministre du Commerce, quatrième homme le plus puissant de la baronnie, et les regards s'éclairaient autant que les pièces lorsqu'il s'y montrait.

C'était aussi un va-t-en-guerre insensé, un revoyeur lubrique, lèche-bottes extraordinaire et contradicteur perpétuel de la moindre proposition allant contre ses intérêts.

Et il aurait donc dû être vieux, chauve, avec un teint cireux, des lèvres lippues, un gros ventre et la goutte !

Mais cet affront de la nature au bon goût n'était pas la seule chose qui motivait l'animosité d'Oditta. Non, elle honnissait cet homme parce que ses manigances risquaient d'amputer la population de Montès de plus de vies que le conflit ne le faisait déjà.

Le baron Jago était mort, au front, et l'on enterrait les morts au front dans la Forêt Rouge, une gigantesque plantation d'épineux qui paraît la limite ouest avec Outre-Civilisation. L'endroit servait à la fois de rempart et de mémorial car, sous chaque arbre, reposait un héros. Général ou légionnaire, vétéran ou novice, noble ou paysan, homme ou femme, même, car beaucoup de ces dernières se faisaient infirmières... Chaque citoyen passé pour Montès nourrissait son végétal et défendait la frontière, pour l'éternité.



Montès était la seule baronnie de Civilisation dont les dirigeants partageaient la sépulture des gueux, et il n'existait pas de récompense, pas de titre, pas de privilège plus remarquable que celui d'alimenter la Forêt Rouge.

Mais, ces derniers mois, le conflit avait pris un cours nouveau. Ces derniers mois, songea Oditta en évitant les regards tant de son époux que de son beau-frère, l'héritier avait décidé de changer de stratégie.

D'après Deloncio de Montès, la guerre de défense qui, des siècles durant, avait fait leur gloire, avait vécu. Après trente-neuf années de paix, les mi-hommes, créatures hideuses de corps et d'âme, pétris d'idéaux revanchards et soutenus par une vile magie, revenaient à la charge, plus infâmes, plus cruels que jamais. Les théories bienveillantes avaient été invalidées, la menace ne faiblirait jamais, et il était temps d'agir.

Ne plus se contenter de défendre.

Anticiper.

Envahir.

De l'avis général, c'était une idée folle. Outre-Civilisation était gigantesque, ou peut-être était-ce Civilisation qui était minuscule. Quoi qu'il en soit, l'on n'envoyait pas des milliers de légionnaires affronter des dizaines de millions de barbares en terrain inconnu. Même Oditta, qui n'y entendait rien aux affaires militaires, l'avait compris. Mais, à l'époque, le baron Jago de Montès, un homme réputé prudent, avait approuvé.

L'on s'interrogeait : désirait-il mettre son fils aîné à l'épreuve ? Pensait-il que ce jeune homme égoïste, qui compensait une intelligence moyenne par une violence efficace, prouverait enfin à tous, dans ces conditions faites pour lui, qu'il était digne de lui succéder ? Ou bien espérait-il qu'il échoue ? Qu'il sombre de façon si spectaculaire qu'on aurait pu transmettre l'emblème à son cadet ? Oditta frémit. Si Deloncio avait été désavoué, Renaldo serait monté sur le trône, ce qui aurait fait d'elle la baronne consorte de Montès.

Comme ils l'auraient alors respectée tous ces ministres ! Lino des Espines aurait remballé son humour de goujat.

Il se serait prosterné devant elle !

Mais cela n'arriverait pas. Car Jago de Montès, dont on louait aussi les facultés d'anticipation, avait négligé un détail : la guerre tue même les barons.

Et, sur des terres inconnues, la mort use d'expédients déconcertants. Elle enfile de nouveaux masques, à l'image d'animaux redoutables, de traîtres sables mouvants...

... et d'épidémies terrifiantes.

Il était décédé les larmes aux yeux et la bave aux lèvres. Reniant, disaient certains, dans son délire, les valeurs pour lesquelles il s'était battu toute son existence.

Pour limiter la contagion, on brûlait les malades. Mais jusqu'alors, aucun d'entre eux n'avait été baron.

Deloncio, rentré du front en hâte pour assurer la succession, avait ordonné que l'on fasse à son père une place de choix dans la Forêt Rouge.

— Ce serait une calamité! s'était exclamé Munca de Tascalino, le ministre de la Salubrité, des Sciences et des Archives, derrière sa moustache blanche démodée. Mes Sieurs, les experts sont unanimes : en l'état actuel des connaissances, enfouir sur notre territoire, à quelques arpents du château, un corps contaminé, nous ferait courir un risque épidémique. Cette maladie est mortelle, contagieuse, et nous ignorons comment la soigner. Un foyer à Montès signerait non seulement la perte de la guerre, mais peut-être la fin de notre baronnie, voire celle de Civilisation. Et, j'ose le rappeler : il y a une raison pour laquelle nous n'avons rapporté que les colliers d'immatriculation des autres passés. Même si je ne m'y opposerai pas, le simple fait de rapatrier notre bien aimé Sire nous expose.

Deloncio avait serré les poings et Oditta, qui le fréquentait depuis sept années qu'elle avait épousé son frère, tremblé. Quand ses rêves d'enfant avaient-ils été brisés? À quel moment sa fierté de marier le second fils du baron s'était-elle muée en ce mélange perpétuel de frustration et de peur?

— Pouvez-vous prouver qu'un tel scénario se produira? était intervenu le Sieur des Espines, avec une souplesse bien imitée.

Le Sieur de Tascalino avait balbutié :

— Prouver que... Non, comment voulez-vous... Mes Sieurs, ma Dame, mon Sire, le danger réside précisément dans l'impossibilité de prédire...

Le visage dur de Deloncio s'était tendu, imposant le silence par l'exemple. Il avait passé ses mains épaisses

le long de son crâne rasé – une habitude prise du temps où il laissait libres les boucles châtain familiales. Puis, il avait souri. De ce sourire vide que, d'après les rumeurs, il adressait, dans sa jeunesse, aux créatures qu'il suppliait pour étudier leurs réactions.

*Voilà au moins une brute honnête*, avait pensé Oditta.  
*Un fou qui porte sa bassesse sur la figure.*

— Donc, vous accorderiez au corps de mon père le sort que l'on réserve à celui des chiens. Sur une intuition.

Le vieil homme n'avait point flanché :

— Sire, je propose de rendre à notre bien-aimé Jago des honneurs dignes des rois de l'ancien régime, tout en protégeant la population pour laquelle il a donné sa vie.

Cela avait fait réfléchir. Un exploit, dans une assemblée pressée de démontrer sa fidélité indéfectible à son nouveau baron. Malheureusement, Renaldo avait choisi ce jour pour se ranger du côté de son frère :

— Ne... ne peut-on pas..., avait-il balbutié avant de recomposer la voix sèche et résolue qui seyait à un général : Sans doute, nous pouvons nous contenter de sécuriser la zone. Après quelques semaines, il n'y restera aucune trace de la maladie.

Oditta s'était retenue de lui prendre la main. C'était terrible, de déceler cette peine sur son visage si doux ! Affreux de percevoir cette humidité latente dans ses fins yeux bleus et cet avachissement subtil de ses larges épaules. Désolant, pour son épouse, de se savoir incapable d'y remédier.

Mais, aujourd'hui, son impuissance avait des conséquences. Si le courageux, respecté et populaire Renaldo de Montès votait en faveur de son frère...

C'est alors que Munca de Tascalino avait commis une erreur :

— Mon Sieur, les sages affirment que le risque est trop grand, les docteurs du front affirment que le risque est trop grand, et, armé, de mes vingt-sept années de pratique médicale, j'affirme que le risque est trop grand... Renaldo, je... Même Thélban affirme que le risque est trop g...

C'était une carte à jouer, s'était dit Oditta pendant l'éternité qu'avait duré l'instant suivant. Faire intervenir enfin celui dont l'ombre planait, depuis le début de cette assemblée, au-dessus de la salle du Conseil.

Thélban Acremont. Chef de la Guilde des Épiciers. L'homme qui, malgré son pacifisme revendiqué, fournissait, en remèdes comme en drogues, l'armée de Montès. L'homme le plus riche de la baronnie, influenceur tant des modes que des décisions politiques. L'homme auprès duquel Lino des Espines prenait avis parce que son entreprise, à elle seule, valait plus que celles des autres commerçants réunies. L'homme qui embauchait les mi-hommes les plus repoussants dans sa maisonnée qu'il transformait en cirque, et, disait-on, entretenait des contacts jusqu'outre-Civilisation, raison pour laquelle, peut-être, il avait été le premier à avertir du risque d'épidémie.

Et, surtout : l'ami et confident de Renaldo.

Il avait subi un revers, un an plus tôt. Tenté de créer, pour les légionnaires, des fusils. Crâné, longuement, à propos de son ingénieuse mise au point d'un nouvel amalgame de poudres, censé suppléer aux faibles ressources qui avaient jusque-là fait obstacle au développement des armes à feu. L'échec désastreux des essais face aux généraux – les prototypes n'en finissaient pas de toucher à côté de la cible ou d'exploser dans les mains de leurs utilisateurs – aurait dû le couvrir de ridicule. Ma sa popularité demeurait intacte.

Oditta craignait et méprisait Deloncio de toute son âme, mais possédait avec lui une affinité unique.

Une haine viscérale pour l'épicier.

— ... le risque est trop g... avait donc tenté de conclure le Sieur de Tascalino.

Et Deloncio avait hurlé :

— CETTE PETITE GOUAPE DE CHIMISTE N'EST PAS UN EXPERT !

Le tintement dans les oreilles d'Oditta n'avait pas couvert la réplique acide du Sieur des Espines :

— C'est un marchand. Je suis bien placé pour le savoir.

— Deloncio... était intervenu Renaldo, son irritation évidente.

— Non ! s'était exclamé le jeune baron. Aucun d'entre vous n'a son mot à dire. Des arguments vous ont été présentés, votez !

Deloncio n'était pas un homme complexe, même pour Oditta, qui trouvait souvent les gens trop subtils à son goût. Sa simplicité, il la portait jusque sur son

visage lisse, d'une beauté classique à laquelle seule une ride du lion donnait du caractère. Mais il possédait un génie tactique remarquable : celui d'embrasser sa bêtise. Oditta aurait voulu avoir découvert cela par elle-même, mais c'était l'infâme épicier, ravi de baver sur les puissants, qui le lui avait soufflé. Deloncio embrassait sa bêtise, donc, car elle seule était honnête. Ses éclats, il les maquillait en passion ; sa violence, en sensibilité. Ainsi, parfois, on s'attachait à lui. L'héritier naïf, entier, « peuple », presque. Cela ne marchait pas toujours. Sans faillir, sa cruauté reprenait le dessus. Assez pour ternir son image, mais pas suffisamment pour le perdre, parce qu'il exprimait à voix haute ce que certains, jamais les mêmes mais, si on les additionnait, la majorité, pensaient bien bas : que la paix nous avait amollis, que certains civils n'aimaient plus leur pays au point de lui offrir leur vie, que l'on avait été trop généreux avec les mi-hommes installés sur le territoire, qu'il était inconcevable que certains s'accaparent les ressources de la baronnie lorsque tant d'humains mouraient dans le plus grand dénuement... Il y avait des intellectuels, à Montès. Et des héros, encore plus. Mais l'on ne s'identifiait pas à ces figures d'exception. Armé de sa faillibilité, Deloncio menait le jeu, et venait de lancer la manche du jour : à qui le Conseil accorderait-il sa sympathie ? À un savant glacé, drapé dans de tristes faits ? Ou à un fils aimant, qui offrait à ses administrés l'occasion de rendre un dernier hommage au baron qui avait péri pour les sauver ?

— L'objet du vote est le suivant, avait-il déclaré, effleurant sans s'en apercevoir l'emblème de Montès, accroché à son pourpoint. Doit-on enterrer mon père, selon la tradition et les honneurs qui lui sont dus, dans la Forêt Rouge? Sieur de Tascalino, nous connaissons votre position. Sieur des Espines, nous écoutons la vôtre.

Stratégie vulgaire, mais efficace : tenir compte de l'opinion ennemie sans le laisser l'exprimer, tout en offrant au lèche-bottes en chef le privilège d'annoncer le résultat attendu.

— Pour, avait confirmé l'intéressé.  
et le tour de table s'était poursuivi :

— C... contre, avait balbutié le ministre des Affaires Internes, un homme cruel et veule qui se rangeait en général à l'avis du plus fort mais devait craindre les germes plus que la colère de son baron.

Le ministre des Frontières en avait profité pour murmurer :

— Contre. [Lorsque sa tentative de passer inaperçu avait échoué, il avait ajouté :] Mon Sire, je suis navré! Le danger est trop important.

Une incrédulité terrifiante s'était peinte sur le visage du jeune baron tandis qu'Oditta se laissait aller au soulagement. Mais Renaldo avait douché les deux sentiments :

— Pour.

Un murmure étouffé avait parcouru la salle, et Oditta avait baissé les paupières.

*Mon amour, pourquoi? Toi qui t'es si souvent opposé à ton frère! Toi qui as toujours placé le bien de ton peuple avant tes propres intérêts!*



Cet homme gouverné par ses émotions égoïstes, ce n'était pas le général que nobles comme gueux respectaient. Pire : ce n'était pas le chevalier qu'elle avait épousé.

Elle avait rouvert les yeux, les ancrant sur ses notes. Trois pour, trois contre. La première consultation d'envergure sous la présidence de Deloncio manquait de panache. Le jeune baron avait grimacé, mais il ne s'inquiétait plus.

En sept années au Conseil, Oditta avait systématiquement voté comme Renaldo.

La voix du Sieur des Espines l'avait tirée de sa léthargie :  
— Et qu'en pense notre ministre des Frivolités ?

L'intitulé officiel d'Oditta était « ministre des Affaires Courantes ». Autrement dit : « de tout ce dont personne d'autre ne désire se charger. » Financement des bals, organisation des doléances, désignation des artistes destinés à décorer les communs... Des tâches importantes, mais invisibles.

Aujourd'hui, la situation avait changé.

Aujourd'hui, elle tenait un choix historique entre ses mains.

Elle observa l'odieux.

Puis rebaissa les yeux.

Et chuchota :

— Contre ?

Elle avait parlé si bas que seul le murmure qui parcourut la salle l'avertit que le son avait bien quitté ses lèvres.

— C'est une question ? s'enquit le Sieur des Espines.  
*Misérable flagorneur ! Je te ferai jeter en prison après t'avoir arraché la langue si j'en ai un jour le pouvoir !*

Elle planta son regard dans le sien et, cette fois, le soutint.

— Contre, articula-t-elle comme si le mot avait comporté plus de syllabes.

Les lèvres de Deloncio tremblaient. Sans doute, seules des années d'éducation, et autant à alimenter une fierté mal placée, lui permirent de garder son calme.

— Vous... commença le Sieur des Espines, avant de tousser et de reprendre : le dernier votant... doit répéter la... proposition.

Terre Mère ! Il y avait de la colère, mais aussi du respect, dans son timbre !

Oditta lut ses notes, sur lesquelles figurait, sauvé de ses doigts moites, l'intitulé de l'ordre du jour. Elle inspira. Cligna des paupières. Enfin, leva de nouveau les yeux.

— À la question : « Notre Sire bien-aimé, le baron Jago Pendro Badiare de Montès, bravement passé pour notre baronnie, doit-il être inhumé auprès de ses pères et frères d'armes ? » le Conseil, à la majorité d'une voix, répond : « Non. » Feu le baron de Montès ne sera pas enterré dans la Forêt Rouge. Il recevra les honneurs qui lui sont dus lors d'une crémation.

\*\*\*

— Tu m’as ridiculisé ! Humilié ! Et tu as déshonoré ma famille !

Oditta tressaillit. Elle venait de se piquer le doigt sur son aiguille mais Renaldo prit la réaction pour lui. Il recula pour ne pas l’effrayer davantage, passa ses mains dans ses souples cheveux châtain et y serra les poings. Oditta posa son ouvrage, une broderie médiocre figurant l’un des arbres de la Forêt Rouge, destinée à orner un coussin de la chambre de Prio. À six ans, le petit garçon rêvait d’y rejoindre ses ancêtres.

Presque tous ses ancêtres.

— Je suis... désolée, articula-t-elle, et, à sa propre surprise, constata qu’elle mentait.

Ce n’était pas inhabituel, pour Oditta, de dissimuler la vérité. Elle avait été élevée ainsi et, malgré son manque de talent pour l’intrigue, avait tôt su peindre sur son visage les apparences de la contrition. Cela flattait les hommes puissants, qui, pourvu que le minois navré soit joli, s’empressaient de lui faire une place à leurs côtés. Certaines femmes en profitaient pour se hisser au-dessus de leur nature, tirant les ficelles dans l’ombre d’un soupirant prestigieux. Elle n’avait jamais nourri tant d’ambitions, et s’était contentée d’épouser celui dont elle était tombée amoureuse.

Le fils cadet du baron.

Qui l’avait fait nommer ministre.

Elle chassa le rappel de ces succès involontaires et se demanda d’où lui venait cette aversion soudaine pour la simulation.

Puis réalisa que, pour une fois dans son existence, elle n'était pas triste d'avoir contrarié Renaldo.

— Ton repentir n'y change rien, poursuivait-il, un ton plus bas. Le vote est scellé, et ni mon influence ni ton charme ne suffiront à le faire annuler. Deloncio sait qu'il ne peut commencer son règne par une telle entorse à l'étiquette! S'il y avait un autre moyen de...

— Je ne souhaite pas revoter.

— Pardon?

Oditta planta ses yeux bleus dans ceux, de la même couleur, de son époux. Parfois, elle se demandait si on ne les avait pas mariés pour transmettre cette rareté à leurs enfants.

— Je ne souhaite pas revoter, Renaldo. Tu as entendu les experts. Nous ne pouvons nous permettre de faire courir un risque sanitaire à Civilisation.

— À Civilisation! répéta-t-il, les bras au ciel. Auprès de qui as-tu développé ce goût du drame? Ta naïveté nous perdra, Oditta! J'ai côtoyé des malades, au front. Il ne m'est jamais rien arrivé. Et l'on voudrait nous laisser croire que le corps d'un homme, enfoui sous un arpent de terre, aurait le pouvoir de contaminer un pays entier?

— Thélban dit que tu es juste robuste.

— Robuste! J'attrape la catarrhe sableuse tous les ans! Et cesse d'en appeler à l'influence de Thélban. Je suis encore capable de prendre des décisions sans lui!

Les arguments du Sieur de Tascalino revinrent à la mémoire d'Oditta, et elle se demanda comment Renaldo pouvait les balayer : « Votre sensibilité à une pathologie

ne vous rend pas moins résistant à d'autres, mon Sieur. Et il n'est pas exclu que vous ayez simplement eu de la chance. Une anecdote, fût-elle princière, ne saurait établir de généralité. » Même s'il n'avait pas toujours été tendre à son égard, elle aimait bien le vieux ministre. Sans doute parce qu'après avoir fréquenté les deux fils de Jago depuis leur plus jeune âge, il n'hésitait pas à les affronter. Mais la réaction de défense de son époux à la mention de son meilleur ami l'inquiétait davantage.

Thélban Acremont avait une influence considérable sur Renaldo. C'était lui qui l'avait initié à la littérature et aux sciences, lui qui l'avait incité à s'opposer à son frère, lui qui l'avait convaincu d'effectuer, au nom de son père, quelques investissements juteux... dans ses propres affaires. Lui qui accroissait sa popularité auprès des gueux quand sa généalogie et sa bravoure lui assuraient le respect des nobles.

Et Oditta aurait aimé croire le contraire, mais elle n'était pas certaine, précisément, que son époux soit capable de prendre une décision d'importance sans quêrir d'abord l'avis de l'épicier.

Or, aujourd'hui, il s'était opposé à lui.

Par deux fois.

— On nommait mon père « le baron de la paix » ! élaborait Renaldo. Tous nos ancêtres étaient des seigneurs de guerre, et lui sera à jamais celui de la conciliation, du pacifisme... de la mollesse, d'après ses ennemis. Comme s'il avait fait le choix de régner plus de trente ans sans invasions ! Mais, quand les mi-hommes ont attaqué enfin,

il n'a pas démerité. Il a mené ses légionnaires au combat. Il a repoussé les envahisseurs. Il en a abattu assez pour faire honneur à son nom et, si on l'avait enterré dans la Forêt Rouge, les gens n'auraient retenu que cela ! Maintenant ? Avec un joli panonceau « Passé de maladie pour Montès » sur son beau mausolée ? Tout le monde connaît les symptômes et c'est ainsi qu'on se souviendra de lui : tremblant, crachant, pleurant dans son délire ! Pour l'éternité ! [La poitrine d'Oditta se contracta de nouveau. Elle voulut rassurer son époux, mais il se détourna :] Mais ce n'est même pas... ce n'est même pas... Oditta, quand je t'ai libéré ce poste, c'était dans l'espoir que tu me soutiennes !

Un instant, Oditta oublia son nouveau courage politique. C'était si injuste ! À l'origine, Renaldo l'avait fait entrer au Conseil pour espionner la famille de Thélban. Plus exactement sa sœur, qu'il soupçonnait d'appartenir à une société secrète trop favorable à la magie et aux mi-hommes. Lorsqu'il était apparu comme évident que ses pitoyables tentatives de rapprochement ne trompaient personne, cette première mission s'était muée en exigence de collaboration aveugle. Un mandat dont elle estimait s'être montrée digne.

— Je t'ai toujours soutenu, jusqu'à aujourd'hui !

— Et c'est aujourd'hui que j'avais le plus besoin de toi !

Oditta ne put retenir un :

— Hi ! et sentit ses yeux s'humidifier. [Elle essuya les larmes du bout des doigts et dit :] Pardon. C'est l'émotion.

— Ah, garde ce truc pour ta mère !

Quelqu'un frappa à la porte, et Renaldo oublia son épouse bouleversée pour aller ouvrir. Il tenait à se charger de ces petits gestes lui-même. Encore un conseil de Thélban, qui estimait que cela leur vaudrait la sympathie du personnel. Sottise ! Ils avaient congédié un valet à cause de ça.

Elle demeura assise sur sa chaise et tendit la main vers l'infusion épicée qui refroidissait sur la table. La pièce, officiellement un boudoir, servait au couple à la fois de bureau, de salle de réunion, et d'entrée dérobée destinée à faciliter la vie de leurs espions, leurs alliés politiques et leurs proches.

C'était par là que Thélban passait quand il rendait visite à Renaldo. Une fois, il avait surpris Oditta en pleine toilette et, lorsqu'elle avait protesté, n'avait rien trouvé de mieux à répondre que : « Je n'ai pas demandé à voir ça, la Frisette. C'est moi qui devrais m'offenser ! »

De fait, il ne lui avait pas accordé un regard.

Mais ce ne fut pas l'épicier qui pénétra dans la pièce.

— Ambassadeur, dit Renaldo avant qu'Oditta n'ait pu discerner le nouvel arrivant.

— Général, fit l'ambassadeur de Landor, puis, avec une révérence modeste : Ma Dame.

Elle se contenta d'incliner la tête. C'était désolant comme, en temps de guerre, la hiérarchie se bouleversait, au point qu'un simple fonctionnaire se permettait de manquer de respect à la belle-sœur d'un baron.

Il se nommait Albor de Trisse. C'était un homme d'âge moyen, de petite taille et de forte carrure, et l'un de ces diplomates qui affichent leur appartenance à leur baronnie plus que leur intégration à celle qui les accueille : cheveux bruns noués en nattes épaisses, barbe hirsute, large épée au côté... Oditta ne l'avait jamais vu coiffé correctement, ni vêtu d'autre chose que des lourds cuirs de sa patrie qui, sous ces latitudes, devaient se transformer en étuves.

— Mon épouse, tu peux nous laisser, dit Renaldo. Nous avons à causer.

Elle se leva sans un mot et s'en fut, le menton baissé. Terre Mère! Qu'elle détestait ces coutumes! Comme s'il ne suffisait pas de subir les mesquineries des autres ministres chaque fois qu'elle ouvrait la bouche! Fallait-il qu'elle s'humilie pour flatter le modeste employé d'un gouvernement phalocrate!

Les deux hommes demeurèrent silencieux le temps qu'elle marche – doucement, comme il seyait à une dame – jusqu'à la porte, saisisse la poignée – d'une main délicate – et referme derrière elle – en prenant bien garde à sa robe. Dans la chambre, elle attrapa le tabouret de la coiffeuse et, après avoir donné un tour de la clef qu'elle portait en pendentif, le plaça dans le placard et s'y installa. La conversation avait à peine démarré :

— ... et mon épouse a voté en son âme et conscience, faisait la voix de Renaldo, et elle semblait si fière, enfin, qu'Oditta en eut les larmes aux yeux.

L'ambassadeur se montra moins bon public :



— Nos morts à venir se réjouissent de sa tranquillité d'esprit.

— Gardez vos sarcasmes pour vous, Albor ! Vous disiez vous-même que le vote serait serré.

— Raison pour laquelle nous comptons sur le sien. Mais passons. Me permettez-vous de faire preuve de franchise ?

À ces mots, Oditta se força à déplier les poings qu'elle avait crispés sur ses genoux. De la franchise ? Alors que, depuis son entrée, l'homme se parait d'une audace qui frisait l'insulte ? Comment osait-il, ce petit chevalier ? De quelle autorité se réclamait-il pour parler ainsi au chef des armées de Montès ?

— Vous semblez vous passer de ma permission, confirma Renaldo.

— Votre frère nous envoie à la catastrophe.

— Je suis au courant. Depuis notre dernière entrevue, il a décidé de poursuivre le déploiement outre-Civilisation.

— Vous plaisantez ? Et les raids ?

— Il est persuadé que nos légions parviendront à les juguler.

— Terre Mère ! Selon quels arguments ?

— Nous sommes les meilleurs, et les gentils ?

Le silence, sans doute effaré, qui suivit, permit à Oditta de réfléchir. Elle apprenait à l'instant que Deloncio prévoyait de continuer l'invasion, mais cela n'avait rien d'étonnant : face à son désintéret, Renaldo avait renoncé à la familiariser avec les stratégies

militaires. Elle n'ignorait pas, cependant, que depuis que les soldats de Montès avaient abandonné les larges plaines qui constituaient son terrain de prédilection pour s'aventurer dans les forêts humides des mi-hommes, les razzias répétées de ces derniers, et les attaques faibles mais sournoises de leurs magiciens, faisaient des ravages parmi les légionnaires. Deloncio méprisait cette façon de combattre : pour lui – comme pour tout Montès, en vérité –, une bataille se livrait en face à face. Armure contre armure, lame contre lame, et que la troupe la plus volontaire ou l'officier le plus courageux gagne !

Malheureusement, les mi-hommes ne partageaient pas ces principes.

— Le baron de Landor ne sacrifiera ni ses soldats ni sa fortune à cette folie, asséna l'ambassadeur.

Renaldo ne se laissa pas impressionner :

— Le baron de Landor nous soutiendra, comme il l'a toujours fait. La cohésion de Civilisation est plus importante qu'une bataille.

Oditta sourit. Qu'avait espéré cet insolent d'un bluff aussi grossier ? En temps de paix comme de guerre, et en dépit de leurs inimitiés, les baronnies demeuraient soudées : Montès la martiale, Landor la féodale, Anasterry la démocrate, Grish la matriarcale... Quatre États unis autour de leur capitale, depuis des siècles, en un lien qui résistait à toutes les invasions.

Personne ne remettrait jamais cette alliance en question.

— La cohésion de Civilisation, siffla l’ambassadeur, ne pâtira pas de la perte de votre troisième province.

Oditta sursauta si fort qu’elle faillit se cogner le coude dans la paroi du placard. Avait-elle bien entendu ? Une menace ?

Renaldo devait partager son incrédulité car il gronda :

— Êtes-vous en train de me dire, Sieur... Êtes-vous en train de me dire, au nom de votre baron, que vous nous laisseriez, nous, votre seul rempart contre les invasions, perdre un quart de nos terres sans intervenir ?

— Je vous dis, général, que les avancées de votre nouveau porteur d’emblème mettent votre frontière est à découvert. Que les mi-hommes ont toujours lorgné ces territoires et que ces derniers sont fort éloignés des autres baronnies. Je vous dis que nos troupes ne suivent pas, que nos fonds diminuent, et que nos compagnons sont en retard : Anasterry n’a pas fini de débattre de la date d’envoi de son troisième contingent, les bateaux de Grish sont délayés par les tempêtes, et les nobles de Capitale se déchirent en luttes intestines. Je vous dis, Renaldo, que si Deloncio s’enlise dans les bois au point de perdre une province, Anasterry pourrait rappeler les soldats qu’elle vous a octroyés pour renforcer sa frontière au lieu de protéger la vôtre. Landor, ne sachant laisser un allié dans la détresse, ne manquerait pas de lui fournir les matériaux et les bras dont elle a besoin. Et Capitale se félicitera que soit érigé un second rempart aux invasions des mi-hommes, au cas où Montès

tomberait. Car oui : la cohésion de Civilisation est plus importante qu'une bataille.

Oditta frotta ses paumes moites sur le corsage de ministre qu'elle n'avait pas quitté. Il était brodé à l'emblème de la baronnie : d'argent, à deux branches de gueules brochant sur le tout. Ce contact la rassura sur sa légitimité. Ce n'était pas la première fois que Renaldo la conviait à écouter l'un de ses entretiens, mais ces derniers concernaient jusqu'alors des affaires internes dans lesquelles son charme naïf avait un rôle à jouer. Était-ce à cela que ressemblait la politique extérieure ? Était-ce à ce genre d'affrontement que se livraient les ministres des Choses Importantes pendant qu'elle s'arrachait les cheveux à harmoniser les couleurs des tables de bal ?

Lorsque Renaldo parla de nouveau, il abandonna toute prétention à la diplomatie :

— Nous sommes la baronnie frontière, cracha-t-il. Nous sommes la meilleure armée de Civilisation. Sans nos remparts, sans nos légionnaires, vous ne résisterez pas aux mi-hommes plus d'une génération !

— Espérons donc que nous n'en arrivions pas là.

Oditta serra les dents. Elle se souvint de l'une des rares disputes entre son époux et l'épicier. Elle n'était plus certaine du sujet, tant son attention avait été accaparée par la perspective de les voir enfin se fâcher pour de bon. Elle se rappelait juste avoir entendu Thélban, une fois n'est pas coutume, hausser la voix, et asséner : « Ne te frotte pas à la politique, Ren, tu n'as aucun talent pour ça ! »

Comme souvent, il avait eu raison.

Oditta avait été élevée dans une famille d'intrigants. Son enfance rythmée par les manigances, les alliances et les stratégies commerciales. Et, si elle ne partageait pas les facultés de ses parents, elle savait qu'une manipulation réussie ne s'exprimait pas sur le ton qu'employait son époux. Lorsque l'on menait la danse, l'on n'agressait pas, l'on ne criait pas, l'on ne menaçait pas ouvertement et, surtout, l'on n'exposait pas ses fragilités !

— Que voulez-vous de moi ? se lamenta le jeune général. Je me bats contre Deloncio depuis le début de ce conflit ! Je me suis opposé à l'invasion d'Outre-Civilisation ! J'ai dit que nous étions une armée de plaine, et que la forêt nous mettrait à notre désavantage. J'ai expliqué que c'était une folie de conquérir à l'aveugle, de diviser nos troupes, de les couper des communications avec leurs alliés et avec le château ! Je suis allé au front, j'ai témoigné de l'état physique et mental de nos hommes. J'ai démontré que la force et l'honneur ne suffisaient pas à combattre le harcèlement d'un ennemi invisible. Et j'ai soutenu, devant le Conseil, que même si nous parvenions à annexer ces terres, nous n'aurions pas les ressources nécessaires pour nous y établir. Deloncio ne m'a pas écouté. Si j'avais pu faire voter l'inhumation de mon père dans la Forêt Rouge, peut-être qu'il m'aurait enfin prêté une oreille attentive, mais c'est ce jour que ces foutus ministres ont choisi pour s'opposer à lui !

— Vous avez appuyé sa proposition. Il s'en souviendra.

— Il se souviendra que même Oditta ne m’a pas suivi.

L’intéressée baissa les yeux. Elle refusait de s’en vouloir. Renaldo ne l’avait pas avertie de sa stratégie et, même s’il l’avait fait, elle n’aurait pas modifié son vote. La perte d’une bataille, c’étaient des dizaines de morts. La perte d’une province, peut-être une centaine. Une épidémie...

*Une épidémie hypothétique*, se corrigea-t-elle. Alors que la guerre était une certitude.

Mais tout de même...

Terre Mère ! Pourquoi se montrait-elle si inconstante ? Comment, en trente années d’existence, n’était-elle pas parvenue à dompter son esprit volage ?

— Qu’en est-il des accointances de votre grand ami ? s’enquit l’ambassadeur.

— Des accointances de... Vous parlez de Thélban ?

— Il se murmure qu’il n’a pas rompu ses relations avec l’ennemi.

— Il se murmure que la tour nord du château est hantée par un ménestrel amateur de chants à boire, cracha Renaldo. Nul n’a pour autant fait appeler un exorciste.

— Oh, je ne me permettais aucun reproche, s’exclama l’ambassadeur, un sourire dans la voix. Ma famille a vendu assez de métaux, à Landor et ailleurs, pour que je saisisse l’importance des compromis dans le commerce ! Ma remarque était... stratégique. [Une nouvelle pause, qu’Oditta interpréta comme un haussement de sourcil, suivit. Puis, l’ambassadeur précisa d’un ton las :] La diplomatie, mon Sieur. Une qualité dont votre ami ne

manque pas, et qu'il semble capable de déployer dans l'ombre. Mes agents m'informent que certains mi-hommes déplorent leur rapidité d'avancement. Il semble que, parmi ces sauvages, se détachent quelques esprits lucides, qui comprennent qu'une société tribale comme la leur aurait quelques difficultés à assurer la sûreté des siens dans un territoire méconnu.

— Ils auraient dû y penser avant de nous envahir.

— Allons, Renaldo, vous n'ignorez pas ce qu'on dit : cette guerre est une tradition. Ils nous envahissent, nous les repoussons, la démarcation bouge plus ou moins, on s'oublie pendant quelques années, puis ça repart... Nous nous savons trop peu nombreux pour les coloniser, ils se savent trop désorganisés pour demander plus qu'un répit de la part de nos gardes-frontières, mais chacun tient son rôle. C'est bon pour l'ego, cela renforce la fierté nationale, et maintient un statu quo confortable.

La bouffée de fureur qui l'assaillit prit Oditta par surprise. La fierté de Montès n'était pas un jeu ! Ses morts n'étaient pas des acteurs ! Son engagement n'avait rien de symbolique ! Elle envisagea la lettre qu'elle enverrait elle-même, s'il le fallait, au baron de Landor pour se plaindre de ce faux pas, mais fut interrompue par une réalisation.

Renaldo n'avait pas répliqué.

Elle se mordit la lèvre inférieure. Non, c'était impossible. On ne laissait pas ainsi moquer l'honneur de Montès !

Quand il parla enfin, sa voix était un mélange de dignité et de fatalisme :

— Vous... voulez que je négocie... que je demande à Thélban de négocier avec les mi-hommes, articula-t-il. Derrière le dos de Deloncio, derrière le dos de leurs chefs va-t-en-guerre. Vous voulez que je m'assoie sur les valeurs de ma patrie, sur ma fierté, et que je les supplie de nous épargner en échange de... quoi ?

— Eh bien, je l'ignore, général. Mais je suis sûr que Montès est riche de colifichets attrayants pour ces barbares.

— C'est possible, répliqua sèchement Renaldo. Et je ne doute pas que ce genre de transaction s'opère chaque jour sans qu'on croie bon d'en informer les gouvernements. Raison pour laquelle je m'interroge : pourquoi moi ? Et pourquoi Thélban ? Souffrez-vous d'une pénurie d'espions, Albor ? Sans doute, des diplomates entraînés seront-ils plus fiables qu'un civil dont les intérêts ne recourent pas toujours les nôtres.

L'ambassadeur soupira. Il soupira fort, au point qu'Oditta l'entendit ! Mais, lorsqu'il s'expliqua, ce fut presque avec regret :

— Vous sous-estimez votre pouvoir, général.

Et elle comprit.

Comme son époux, derrière le mur fin, comprenait probablement, en cet instant.

Aucune baronnie ne prendrait le risque d'envoyer des représentants officiels trahir Civilisation pour réparer les erreurs de Deloncio.

Mais Renaldo était, après son frère, ou peut-être même avant lui, l'homme le plus puissant de Montès.



Des deux fils de feu le baron, il était celui que l'on aimait.

À qui l'on faisait confiance.

Celui qu'alliés comme ennemis respectaient.

Il parlait au nom de la noblesse de Montès, et Thélban était son lien avec les autres : le peuple, les parias...

... les mi-hommes.

Elle retint sa respiration.

Aussi, et surtout, Renaldo était un héros.

Et seul un héros risquerait plus que sa vie : son honneur, pour sauver Civilisation d'elle-même.

Un héros qui avait bravé tous les dangers des champs de bataille mais dont la voix tremblait, aujourd'hui, dans ce petit cabinet, lorsqu'il répondit :

— Si... Si je fraie avec l'ennemi, et que le Conseil l'apprend, c'en est fini de mon influence. Et que deviendra Montès aux mains de Deloncio ?

Il y eut un nouveau silence, et Oditta, malgré ses lacunes diplomatiques, y lut que l'ambassadeur se moquait bien de l'avenir de Montès. Il s'abstint de le formuler, cependant, et répondit avec une douceur dont la sincérité soudaine aggravait la brûlure :

— Je suis navré que ces responsabilités vous échoient, Renaldo.

— Je ne suis pas un politicien.

— J'en suis un. Et je vais faire une entorse à mon vœu de fourberie pour vous prédire, en toute franchise, que si votre frère persiste à faire cavalier seul, les trois autres baronnies et Capitale feront front contre lui. Oh, nous

lui enverrons des soldats, juste assez pour qu'il ne puisse nous accuser de trahison. Mais notre argent servira à protéger nos frontières, pas à financer vos extravagances. Vous êtes un homme d'honneur : pensez à ce qu'il adviendra de celui de votre patrie si elle ne parvient plus à rembourser ses prêts. Alors prenez le temps de la réflexion. La situation n'est pas désespérée. Mais, si vous refusez d'agir, priez la Terre Mère que les folles entreprises de Deloncio échouent. Car si, par extraordinaire, il résiste aux raids, s'il persiste à s'enfoncer en terrain inconnu au mépris de sa mission de garde-frontière, aucun de ses alliés ne sacrifiera Civilisation pour sauver Montès.

Renaldo se tut, cette fois pour de bon. Oditta ne l'entendit même pas raccompagner l'ambassadeur.

Son cœur battait si fort, son sang courait si vite dans ses veines, que ses oreilles bourdonnaient.

Comme le statu quo était fragile !

Comme il suffisait d'un rien pour menacer une union séculaire !

Une passation d'emblème avait suffi à Montès pour faillir à son serment de protéger Civilisation.

Une piètre décision stratégique à amorcer au pire sa destruction, au mieux sa ruine.

Si Deloncio gagnait la guerre, c'en était fini de son pays.

Heureusement, deux mois plus tard, il la perdit.